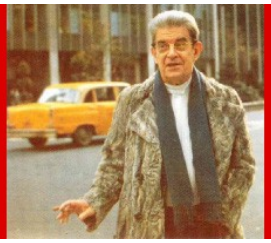
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



N° **771** – Lundi 16 avril **2018** – 19 h 53 **[GMT + 1]** – **lacanquotidien.fr**

Exils singuliers

EN AVANT

L'étranger extime (II), par Eric Laurent

Multitudes apocalyptiques, par Réginald Blanchet

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

L'amour pas sans réel, par Elisabeth Pontier

LACAN COTIDIANO N° 37

Ronald Portillo, Dolores Castrillo Mirat, Anibal Leserre

L'étranger extime (II)

par Éric Laurent

La première partie du texte de cette intervention au Forum européen « L'étranger. Inquiétude subjective et malaise social dans le phénomène de l'immigration en Europe », tenu à Rome en février 2018, est parue dans Lacan Quotidien *n°770*.

Nous, psychanalystes, avons à apprendre des façons dont les contradictions entre les principes de la raison pure se résolvent en acte ; nous avons aussi à saisir ce qui, émanant de la raison pratique, peut tempérer l'impératif d'accueil absolu, au cas par cas et selon les difficultés rencontrées, avant, pendant et après les temps de la migration, par des sujets pris dans les temporalités distinctes des routes de l'exil.

Les incarnations de la jouissance du prochain

Nous le savons d'autant mieux que nous n'ignorons pas l'histoire des rejets que la haine de l'étranger a pu susciter et celle de toutes les formes où il a pu devenir objet de jouissance. Je laisse de côté l'exemple trop clair du fascisme. Il y a, d'une langue à l'autre, l'importation paisible de la jouissance : comme Marco Focchi le soulignait, toutes les langues ont importé des termes désignant des façons nouvelles de jouir, « enrichissant notre vocabulaire, et pas seulement. Pensons à *mana*, *vaudou*, *samovar*, *flâneur*, *poker*, *bricolage*, ces mots nouveaux parce qu'ils introduisent des pratiques ou des choses nouvelles, qui finiront par faire partie de notre vie – il est plus intéressant de le formuler ainsi, plutôt que de dire qu'ils finiront par faire partie de notre identité » (1).

Il y a aussi les figures moins paisibles de l'autre comme objet de jouissance. Ainsi les femmes migrantes, les enfants et les adolescents/adolescentes incarnent la figure de l'autre abusé, exploité (2), comme Antonio Russo l'a mis en valeur lors de la première table ronde de l'après-midi. Les figures de la garantie des droits que sont les protecteurs de l'enfance se sont aussi exprimées : Niccolo Gargalia (Save the Children), Andrea Iacomini (Unicef), Jacopo Marzetti (Garante dell infanzia et dell'adolescente Regione Lazio). La fureur de jouir de l'étranger sous sa forme de partenaire sexuel s'incarne dans l'importance du trafic humain de la prostitution hétéro- et homosexuelle. C'est un aspect essentiel de l'étranger. Il y a la prostitution dans les rues européennes, liée notamment aux mafias nigérianes et albanaises passant accords avec les mafias locales. Il y a aussi les scandales qui traversent les organisations d'aide à l'étranger telles Oxfam, Médecins sans frontières ou les troupes de l'ONU. Ils révèlent que toujours la frontière est poreuse entre amour et jouissance. Savoir cela nous condamnerait-il au cynisme, à la paralysie devant l'inévitable du mal ? Certainement pas. Cela n'implique nulle fatalité, mais relève d'un même savoir : car nous n'ignorons pas qu'il y a du pompier pyromane, du médecin assassin ou de l'éducateur séducteur. Certes, les auteurs de ces actes sont coupables, mais ils ne relèvent pas moins, pour nombre d'entre eux, de notre humanité commune. L'enjeu est plus complexe que celui des rapports de domination ou de l'abus de faiblesse par personne en position d'autorité. Il en va de cette barrière pulsionnelle sur laquelle il faut sans cesse enquêter pour savoir comment une époque vit la pulsion. La valeur de l'apologue du réalisateur Andrea Segre prend ici pour nous toute sa valeur (3). Le migrant n'est pas seulement une victime ou un méchant. Il peut devenir séducteur, transformer celui qui veut l'aider, le faire passer dans l'illégalité et devenir passeur malgré lui. Vertige du sans-limites du bien !

« Objet » n'est pas « victime ». La figure de l'autre non pas victime, mais *objet* de jouissance n'est pas seulement objet d'abus sexuel. Il y aussi la pure destruction. Je laisse de côté la guerre, qui concerne l'ennemi, *hostis*, et ne considère que ce qui concerne l'hôte, *hospis*. Parlons du meurtre de masse, omniprésent dans l'histoire des migrations. En Europe, les pogroms ont traversé le continent, les pogroms extraordinaires en cas d'épidémies ravageantes (celles dites de peste ont été, au Moyen-âge, particulièrement propices) et aussi les pogroms ordinaires, entre voisins mobilisés par des jalousies polymorphes, lorsque l'occasion de désordres plus globaux le permettait, comme en Pologne – ce que les gouvernants actuels voudraient à jamais censurer. Les États-Unis, terre d'immigration par excellence, sont les inventeurs du mot et de la pratique du *lynchage* démocratique.

Un collègue américain d'origine grecque, en écoutant Trump parler des migrants venant de « *shithole countries* (pays-poubelles) », se souvenait : « J'ai tout de suite reconnu la manière dont mes grands-parents et autres proches étaient vus aux États-Unis, c'est-à-dire comment les Américains grecs étaient perçus à Omaha il y a un siècle : sales et sans hygiène. Si on ajoute cette signification aux autres […], c'est une peur de la perte – perte de la femme que l'étranger attire – et nous avons vu des émeutes à Omaha contre les Grecs et les Africains américains réunis. C'est aussi la menace de perdre le gagne-pain, le job, l'accès à l'argent. Je suppose que la plupart du temps tous ces ingrédients sont réunis dans le *melting pot*, c'est juste qu'on ne peut pas le mixer toujours. » (4)

Il ne faudrait pas croire, comme l'histoire de l'Amérique le montre amplement et encore de nos jours, que le seul lien démocratique mette à l'abri de ces jouissances. À suivre Sartre, la notion même de groupe politique, telle qu'elle a surgi dans la citoyenneté du XVIIIe siècle, implique la dialectique entre lien collectif et terreur. Ainsi, dans le groupe des citoyens révolutionnaires confrontés à la menace extérieure, l'étranger prend la figure du traître qu'il faut châtier par la terreur. Amour et terreur sont liés. « Par-là nous devons entendre que la puissance pratique du lien de fraternité n'est pas autre chose (dans l'immanence) que la libre transformation par chacun, pour soi et pour l'autre tiers, du groupe en fusion en groupe de contrainte. […] Autrement dit, la colère et la violence sont en même temps vécues comme Terreur exercée sur le traître et (dans le cas où les circonstances auraient produit ce sentiment) comme lien pratique d'amour entre les lyncheurs. La violence est la force même de cette réciprocité d'amour latérale. Nous pouvons comprendre par-là que l'intensité de la violence des faits de groupe tire son origine de l'intensité des menaces extérieures, c'est-à-dire du danger ; cette intensité, lorsqu'elle ne se manifeste plus comme pression réelle sans que le danger ait pour autant disparu, est remplacée par ce substitut inventé : la Terreur. » (5)

Nous n'ignorons pas non plus les conditions que la modernité globalisée a ajoutées à l'ancienne Terreur, ni qu'elle suscite des ségrégations nouvelles. Les technologies de l'information et de la communication favorisent l'hypertrophie du lien, pour le bien et le mal : pour le bien, car un téléphone portable est un objet de première nécessité pour un migrant afin de maintenir un lien ; pour le mal, car les foules lyncheuses peuvent se constituer rapidement par les réseaux sociaux. Le lien facilité par l'ère numérique peut se révéler n'être pas autre chose que la juxtaposition de chambres d'écho maintenues dans des univers étanches (6).

Ces bulles étanches qui se forment sur les réseaux sociaux peuvent se matérialiser dans la réalité non virtuelle. C'est aussi bien le triomphe actuel des *murs* : « Il[s] concerne[nt] entre 6% et 18% des 250 000 kilomètres de frontières terrestres dans le monde. "*On compte aujourd'hui 70 à 75 murs construits ou annoncés dans le monde, les murs existants s'étalant sur environ 40 000 kilomètres*", soit autant que la circonférence de la Terre », affirme Élisabeth Vallet, politologue canadienne de l'université du Québec à Montréal (UQAM). C'est cette estimation haute qui a frappé les esprits ces dernières années. » (7) Ces murs surgissent précisément au moment où l'unité scientifique de la race humaine se démontre. Les travaux d'un grand Italien, Luigi Luca Cavalli-Sforza, n'y sont pas pour rien. (8)

Ces murs, ces bulles sont autant de tentatives de se séparer de cette ubiquité de la jouissance de l'autre ; dans cette réversibilité, la méchanceté de l'autre révèle la mienne ou la mienne justifie celle de l'autre. Cela explique pourquoi il ne suffit pas de constater sociologiquement que le nombre d'agressions n'augmente pas avec l'arrivée des migrants en Europe. Il suffit d'un seul cas aussitôt érigé en exemple pour que soit réveillée l'angoisse que suscite la présence de la jouissance mauvaise en nous. Ce fut le cas en Italie, à Macerata, mais aussi en Allemagne lors du Nouvel An 2017 à Cologne, ou encore lors d'un meurtre passionnel à Kandel. « La mort à Kandel, dans le sud-ouest de l'Allemagne le 27 décembre 2017 a traumatisé cette calme bourgade de 10 000 habitants environ, pas seulement parce que le garçon et sa victime avaient à peine 15 ans et fréquentaient le même collège, mais aussi parce que le garçon était un migrant afghan et que la fille était allemande […]. Même à Kandel, qui est fière de sa tolérance et qui vote à gauche, l'humeur s'est durcie.

Nombreux sont ceux qui dans la ville font de ce meurtre une affaire personnelle. Avant que Mia rompe avec Abdul, celui-ci avait été bien accueilli dans sa famille et ce, Miss Weigel le souligne, comme des centaines de milliers de réfugiés l'ont été en Allemagne » (9).

Nous abordons là les apports remarquables que ce Forum a permis de recueillir, après ceux diffusés dans les documents préparatoires. Nous n'avons pas encore parlé de la nécessité d'un accueil de la souffrance psychique, mais ce sera sans doute l'objet d'une prochaine réunion. Antonio Di Ciaccia y pense précisément. C'est d'ailleurs une des recommandations en France d'inclure la considération de la souffrance psychique, la prise en compte des traumas, dans l'accueil : « Il faut organiser une prise en charge médicale, et en particulier psychiatrique, des réfugiés : beaucoup ont vécu de telles horreurs qu'aucune intégration n'est possible sans un tel passage. » (10)

Il faut aussi souligner les histoires d'immigration qui donnent lieu à l'envers de l'abus, un *empowerment* du migrant qui devient alors un véritable immigré, selon une opposition qu'à mise en valeur Miquel Bassols. Il faut en tirer des conséquences au niveau local comme au niveau global, et rappeler les gouvernants à leur devoir, dans ses dimensions multiples, tant au niveau local, qu'à l'échelon européen, voire global.

Les niveaux locaux, européens et mondiaux

Prenons l'histoire de deux villes, Brescia et Macerata. Brescia est l'envers de Macerata : « [On y voit l'] émergence d'une classe d'immigrés de deuxième, voire de troisième génération, au sein de laquelle, par l'instruction, se dessinent les contours d'une nouvelle "bourgeoisie". Des professeurs, des médecins ou des ingénieurs, qui changent peu à peu la physionomie du pays […] la population totale de la commune n'a pas changé, mais les non-Italiens en situation régulière sont plus de 36 000, presque un cinquième des habitants. C'est le taux le plus important en Italie et c'est pour cette raison que la ville a été désignée par le ministère de l'Intérieur italien comme "ville modèle" des politiques d'intégration à mener dans le pays, à l'été 2017. […] Peut-être les traditions religieuses ne sont-elles pas étrangères à cette coexistence relativement apaisée : bastion du catholicisme social lombard, Brescia a développé au cours des siècles une forte vocation missionnaire, entretenue aujourd'hui par le souvenir d'un enfant du pays, le pape Paul VI (1963-1978), qui acheva le concile de Vatican II. […] Véritables institutions en Italie, les *badante* [aides à domicile, autre incarnation des femmes] sont pour la plupart originaires d'Europe de l'Est, souvent d'Ukraine ou de Roumanie. Personne, même au sein de la très xénophobe Ligue du Nord, ne cherche à remettre en cause leur présence. […] Brescia semble en avance sur les autres villes du pays : avec une moyenne d'âge d'un peu plus de 55 ans, elle est une de celles qui comptent la plus grande proportion de seniors. » (11)

À l'opposé, nous avons le cas de Macerata. Ce cas révèle l'impossible tâche à laquelle l'Europe a condamné le pays : « Depuis le rétablissement par la France et l'Autriche des contrôles aux frontières, l'Italie a cessé d'être une terre de transit et inéluctablement, le nombre de migrants dans le pays a explosé. Avec 600 000 personnes secourues en Méditerranée depuis 2014 et débarquées sur le sol italien, les structures d'accueil sont au bord de l'effondrement » (12).

C'est pourquoi il est crucial de ne pas négliger le plan européen. Antoine Cahen nous l'a fait entendre. La lutte entre une répartition globalement européenne des migrants et les volontés gouvernementales renvoie dos à dos deux modalités de la prudence. On en voit les impasses en Italie, mais aussi en France : « Le diagnostic est clair, là aussi : tant qu'on n'aura pas remis en cause cet absurde règlement de Dublin, tant qu'on n'en aura pas suspendu la mise en œuvre, les exilés n'auront d'autre choix que de revenir à Calais, pour utiliser la voie des filières, puisqu'il n'y en a pas d'autre ! »

Les gouvernants doivent apprendre à exercer leur prudence avec tact. Certes, ils ont des responsabilités de sécurité nationale, mais ils doivent apprendre à respecter les refus des ONG de mélanger le soin et le recensement. Le représentant de Médecins sans frontières, Loris de Filippi, l'a fait comprendre ce matin. En France, la représentante d'une autre ONG, opposée à une loi autorisant la police à entrer dans les lieux d'accueil, le dit aussi : « Un discours qui critique, voire insulte, les associations humanitaires en les mettant sur le même plan que les filières – la diffamation n'est pas loin – avive encore les tensions en se privant des médiations indispensables. » (13) Il faut en même temps un travail de police, responsable et humain, et le respect des lieux d'asile. Il faudra faire attention aux appels toujours plus insistants des gouvernants pour entrer dans tous les lieux au nom de la nécessité de savoir qui se trouve là. En Belgique, des problèmes analogues se posent.

« À vouloir éjecter l'étranger n'est-ce pas une part de nous-mêmes dont on veut nous amputer ? Ce lien de l'intime et de l'autre est fracturé lorsque le migrant est rejeté. En Belgique, encore, un projet de loi est actuellement discuté qui devrait permettre l'interpellation d'une personne en séjour illégal à l'endroit où elle loge, que ce soit son domicile ou celui de quelqu'un qui l'héberge. Un tel projet s'attaque à la solidarité des citoyens à l'égard des étrangers. Il s'attaque aussi à l'intimité de chacun, le domicile étant réputé inviolable. » (14)

Cette confrontation a déjà eu lieu dans l'histoire. Notre époque devra trouver des solutions à la hauteur du défi des circonstances, sans céder sur la transaction entre sécurité et libertés publiques qui ne cesse de se poser dans des termes toujours nouveaux depuis sa formulation au XVIIIe siècle par Benjamin Franklin. Un peuple qui cède sur sa liberté au nom de sa sécurité perdra les deux. C'est ce que Luigi Ferrajoli, juriste, a fait entendre.

Formes de la prudence et nécessité d'une enquête permanente

Des quotas européens aux négociations à l'intérieur des États, l'accueil des migrants tendrait vers un chiffre. En Allemagne, où l'on est précis, le contrat de la GroKo comporte le chiffre exact de migrants à accueillir, loin de l'utopie Merkel du million ou de la restriction radicale CSU. On a négocié à 200 000.

Mais, en fait, la demande est inchiffrable. « La vie ou plutôt la qualité de vie que l'on peut proposer à l'autre, à ses enfants, sa compagne, la place dans le monde de chacun est aujourd'hui l'objet d'un marché secret. Un marché d'argent puisque le trafic des vivants est lucratif, mais aussi, c'est un marché, un trafic, qui ne se joue pas qu'autour de l'argent. Certains savent aujourd'hui que le développement économique des pays d'origine ne résoudra pas le problème, il n'arrêtera pas la recherche de la meilleure vie possible, fût-ce au prix de la mort » (15). La souffrance des migrants traversant la mer est, elle aussi, inchiffrable. Elle est pur appel à être nommée et reconnue, ce à quoi s'est voué le docteur Pietro Bartolo, voix de Lampedusa.

Notre collègue Alfredo Zenoni est spécialement sensible à l'inchiffrable du chiffre et c'est en effet, au nom de cet inchiffrable, qu'une conversation permanente doit être maintenue pour pouvoir *désidolâtrer* ces fétiches chiffrés. Cet agir communicationnel, pour être efficace passe par un recours renouvelé aux instances transnationales de l'ONU. « Au forum de Davos de ces jours derniers, il a été question de 65 millions de "déplacés" ». Aï Wei Wei a fait un documentaire global sur ces mouvements de populations planétaires – Éliane Calvet a pu le mentionner *in extremis*. « Le phénomène est déjà d'une telle ampleur – et ça ne cessera plus – qu'on ne peut pas ne pas y

compromettre toute la planète, une planète passée de deux milliards d'habitants en 1927 à sept milliards six cent mille aujourd'hui. Nous ne pouvons plus faire face, sans mobiliser de manière convenable d'autres ressources que celles dont on a usé jusqu'ici. Surtout, il ne s'agit pas seulement d'éviter que ces flots migratoires soient laissés aux mains des trafiquants et des militaires, mais de faire en sorte qu'ils soient accompagnés et pris en charge à l'échelle internationale, et que soient dévolues aux organismes comme le Haut-Commissariat aux Réfugiés (HCR) des Nations Unies, ou à d'autres organisations comme l'organisme des Nations Unies chargé des migrations, les ressources nécessaires non seulement pour garantir le premier accueil, mais aussi pour l'installation dans des villages d'accueil organisés et répondant à tous leurs besoins. En 2017, le HCR n'a pris en charge que 60 000 réfugiés. Comment convaincre les gouvernements, comment convaincre l'Union européenne d'allouer davantage de ressources à ces organisations ? » (16)

C'est bien parce qu'il y a homologie de structure, au niveau de la raison pure, entre le sujet divisé et nomade, d'une part, et l'exil de sa jouissance, d'autre part, qu'il faut au psychanalyste sans cesse enquêter sur la façon dont l'époque vit la pulsion dans le registre de la jouissance du prochain. Tel est le complément à l'accueil des souffrances psychiques des sujets migrants. Ce sont deux faces du même dispositif d'accueil. C'est une incarnation de plus de cette dimension que Jacques-Alain Miller rappelait le 17 mai dernier à Madrid. La psychanalyse n'est pas une expérience de l'intime, du Un par Un, permettant de se soustraire au chaos du monde. C'est une expérience où viennent se nouer les façons dont chacun vit la pulsion dans son fantasme, plongé dans le chaos du monde, la discorde des discours, l'après-Babel dans lequel, pour le dire avec Pascal, nous sommes embarqués, sans pouvoir nous reposer sur un horizon où les choses en viendraient à s'harmoniser dans cette discorde. La société de la science nous a à jamais éloignés du *rerum concordia discors* de la douzième épître d'Horace (17). Notre chaos contemporain et globalisé est celui de la « destruction créatrice » chère à Schumpeter, qui y voyait, avec Schopenhauer lisant les *Védas*, l'œuvre du Dieu Siva. Aujourd'hui, dans les mouvements du monde chaotique et les souffrances que ceux-ci infligent, on entendrait davantage la musique de Sade. Nous nous y tenons sur un bord, entre ce qui fait le système globalisé du monde et l'appel vers « Autre-chose, pour autant que tout peut être mis en cause à partir de la fonction du signifiant » (18).

Quels sont les droits nécessaires ?

Le débat sur le *ius soli* (droit du sol) lancé avec tant d'ardeur par Franco Lorenzoni et les apports non moins notables de Sarantis Thanopulos, notre collègue de la SPI, posent la question des droits nécessaires pour traiter l'irréductible. Ces droits sont-ils « droits du citoyen » ou « droits de l'homme » ? La question se pose-t-elle au niveau de la nation ou au niveau des droits de l'homme comme tel ? Elle déplace en tout cas les malentendus et les reproches de non-écoute, pour les loger entre ce que traitent les ONG et la prudence gouvernementale, parfois mensongère, ce à quoi Andrea Bellardinelli d'Emergency a fait référence.

La question des migrants passe au premier rang de la définition des droits. Les migrants sont des anges. Ils portent une parole qui vient directement d'Ailleurs, de l'Autre. Ils nous renvoient ainsi au plus nécessaire. Certains, comme Giorgio Agamben, font de l'impossibilité de traiter décemment cette question la preuve de la fin de la démocratie parlementaire libérale et de son remplacement par l'État d'exception permanent, lequel déclare privé de droits celui qui n'est plus citoyen, sinon de nulle part. Se fondant sur le Droit romain, il y voit l'actualisation de la figure du banni, de *l'homo sacer* (19). Jean-Claude Milner montre, au contraire, comment cette question du migrant, de celui qui n'est plus citoyen, renouvelle la *lecture des droits de l'homme et du citoyen* (20). En effet, avant de poser la question du pouvoir et avant de déclarer les droits du citoyen, la Révolution institue les droits de *l'homme* comme tel. Face aux critiques qui ont dénoncé l'abstraction de cet *homme* ou, comme dans la tradition marxiste, son incarnation trop claire des droits idéaux du bourgeois, J.-Cl. Milner maintient que ces droits sont parfaitement incarnés, à l'instar des droits de l'être parlant, par sa qualité d'être parlant. « Les êtres parlants sont des corps parlants. Les êtres parlants sont plusieurs parce qu'ils ont des corps. » (21) Il tient aussi que cette réduction annonce l'être parlant sexué du freudisme, mis en valeur par le dernier enseignement de Lacan sous le nom du *parlêtre qui a un corps*. « Quand on y réfléchit bien, l'homme de la Déclaration annonce l'homme/femme du freudisme : à la différence de l'homme des religions et des philosophies, il n'est ni créé ni déduit, il est *né* ; en cela consiste son réel. » (22)

L'objection marxiste quant à l'abstraction des droits perd donc sa consistance devant les situations d'urgence et de maltraitance qui se développent : « Face aux campements de réfugiés, le langage marxiste est frivole. Les droits commenceraient donc avec les excréments et les sécrétions ? Pourquoi pas ? aurait demandé Freud […]. Les droits de l'homme/femme […] commencent au plus près de l'animalité. Quand bien même on a retiré aux individus leurs mérites et démérites, leurs actions innocentes ou coupables, leurs œuvres en un mot, ce qui reste a des droits. Guenille, ordure, tombeau, la plupart des religions, des philosophies et des héroïsmes méprisent cette part maudite. » (23)

À l'issue du Séminaire XXIII, dans sa conférence intitulée « Joyce le Symptôme », Lacan substitue à l'ex-sistence du sujet de l'inconscient l'exil des corps dans l'histoire. Antonio Di Ciaccia ouvrait le Forum ce matin avec cette citation : « Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme *a* un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus*. Relisez l'histoire : c'est tout ce qui s'y lit de vrai. » (24) Je voudrais récapituler ce Forum en terminant sur cette même phrase, afin qu'elle résonne autrement, après notre journée de travail.

Il s'ensuit, en effet, non seulement une politique des droits, mais une politique du symptôme. L'orientation sur le symptôme permet de proposer un mode de jouir suffisamment hors corps pour ne pas s'identifier dans un repli communautaire et narcissique.

C'est dire qu'elle vise un symptôme tel qu'on ne chercherait pas à ce que son corps s'y identifie. Un mode de civilisation s'en déduit, qui aurait pour visée de maintenir ce hors-corps hérétique, index du *choix* de jouissance de chaque sujet.

Intervention prononcée au Forum européen « L'étranger. Inquiétude subjective et malaise social dans le phénomène de l'immigration en Europe », Rome, 24 février 2018. Voir présentation par A. Di Ciaccia ici. Les interventions seront prochainement publiées dans la revue Mental.

1 : Focchi M., « Due volti dello straniero », EuroFédération de Psychanalyse, 24 janvier 2018.
2 : Cf. Brousse M.-H., « L'étrange qui erre », EuroFédération de Psychanalyse, 31 janvier 2018.
3 : Le film d'Andrea Segre, *L'Ordre des choses*, est sorti en 2017.
4 : Svolos Th., « Stranger in a Melting Pot », EuroFédération de Psychanalyse, 7 février 2018.
5 : Sartre J.-P., *Critique de la Raison dialectique*, t. 1 « Théorie des ensembles pratiques » [1960], Gallimard, 1985, p. 536-37.
6 : Cf. Arpin D., « On hait désormais ouvertement et sans vergogne », EuroFédération de Psychanalyse, 2 février 2018.
7 : Ourdan R., « Frontières. Le mur, réponse aux nouvelles peurs », *Le Monde*, 4-5 janvier 2018.
8 : Menghi C., « Soggetto, esilio, razza », EuroFédération de Psychanalyse, 25 janvier 2018.
9 : Bennhold K., « Migration policy on trial », *The New York Times*, 19 janvier 2018.
10 : Attali J., Peyron B., « Dix actions pour que la France accueille dignement les exilés », *Le Monde,* 7 janvier 2018.
11 : Gautheret J., « Brescia, modèle multiculturel de la Péninsule », *Le Monde*, 6 janvier 2018.
12 : Gautheret J., « À Macerata, les blessures de l'Italie », *Le Monde*, 8 janvier 2018.
13 : Fayet V., « Calais : l'aveuglement de Gérard Collomb mène au chaos », *Le Monde*, 7 février 2018.
14 : Stevens A., « Le rejet de l'exilé met l'intime en danger », EuroFédération de Psychanalyse, 8 février 2018.
15 : La Sagna Ph., « Le marché secret des exils », EuroFédération de Psychanalyse, 24 janvier 2018.
16 : Zenoni A., « Creare un'opinione », Escuela Lacaniana de Psicoanálisis del Campo Freudiano, 30 janvier 2018.
17 : Gordon I., *Concordia discors. The Literary Encyclopedia*, 26 janvier 2007, repris le 22 février 2018, disponible sur internet https://www.litencyc.com/php/stopics.php?rec=true&UID=1693. Notons qu'avant d'explorer la place et la fonction de la pulsion de mort chez Freud, Lacan cite le passage de *Juliette* où Sade cite Horace.
18 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 251.
19 : Agamben G., *Homo sacer*, Seuil, Paris, 2003.
20 : Milner J.-Cl., *Lire la Révolution*, Verdier, 2017, p. 254.
21 : *Ibid*.
22 : *Ibid*., p. 263.
23 : *Ibid*., p. 261.
24 : Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 568.

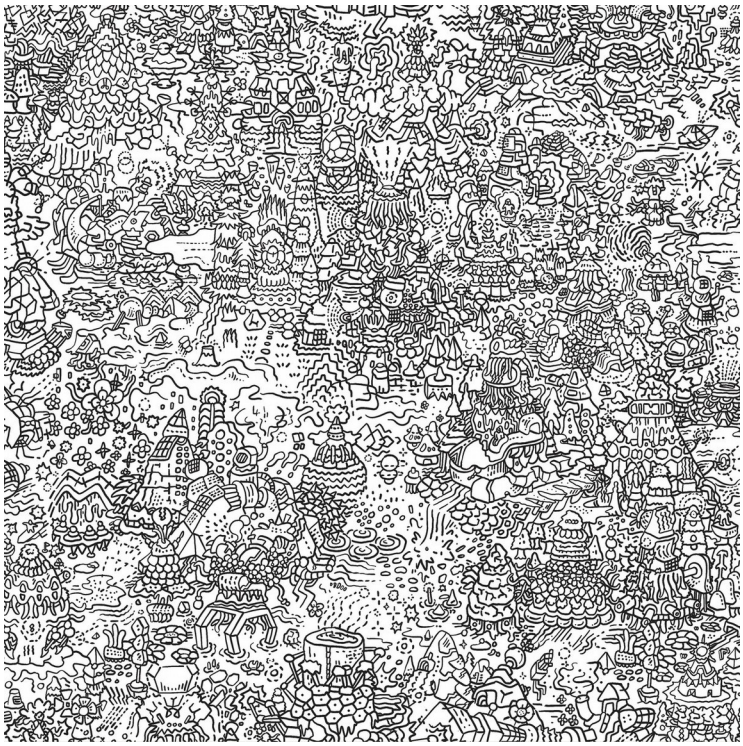
Multitudes apocalyptiques

par Réginald Blanchet

Les élections législatives qui se sont déroulées le 4 mars dernier en Italie et leurs résultats inquiétants viennent nous le rappeler : l'immigration est la question brûlante de l'actualité politique. « La résistance à l'immigration massive », tel serait même exactement, selon l'éditorialiste du *Monde*, le fait politique majeur de la conjoncture, au cœur de « toutes les insurrections électorales qui secouent les démocraties occidentales depuis trois ans » (1).

Mais au fait d'imputer à l'immigration massive la cause de la montée générale du nationalisme en Europe, l'économiste objecte : « La montée du populisme européen, écrit-il, ne s'explique pas par une quelconque déferlante migratoire. En vérité, le nombre de migrants entrant dans l'Union européenne était beaucoup plus élevé avant la crise financière (1,2 million par an entre 2000 et 2008). Il s'est effondré ensuite (500 000 par an entre 2008 et 2016), alors que la situation géopolitique aurait exigé une ouverture accrue. » (2) Si les chiffres lui donnent sans doute raison, il ne s'ensuit nullement que l'argumentation qu'ils servent à fonder en soit pour autant validée. Car la déferlante migratoire existe bel et bien. Elle est incontestable. Non pas, toutefois, dans les faits de la réalité objective, mais dans les têtes qui se l'inventent. « Réalité psychique » donc, au sens de Freud, telle serait la réalité pertinente de la déferlante migratoire. Fantasmatique, elle n'en est que plus virulente. Elle est déterminante dans le positionnement politique de tout un chacun et décisive dans les choix qui en résultent au niveau collectif.

Il conviendrait dès lors de poser que – thèse 1 – la réalité politique de l'immigration, c'est partout en Occident aujourd'hui sa réalité fantasmatique, et que – thèse 2, corollaire de la première – l'immigration, ce n'est pas le problème, c'est la réponse.



Réalité politique et réalité psychique

L'immigration est de façon constante aujourd'hui en Europe le fantasme d'une menace. Menace sur le patrimoine (« l'immigration est coûteuse pour notre économie ») et menace sur l'identité (« on n'est plus chez soi », « ils nous imposent leurs mœurs »). Menace donc sur l'avoir et sur l'être à la fois, et menace toujours de dépossession. Menace encore sur la vie elle-même : 58% des personnes interrogées en France en 2013 estimaient que l'immigration était la cause principale de l'insécurité. (3) Et, pour finir, menace proprement apocalyptique qui anéantirait la civilisation occidentale elle-même (« ils envahissent notre territoire, ils nous submergent »). Pas moins de 48% des Français considèrent en 2017 l'immigration comme « un projet politique de remplacement d'une civilisation par une autre » (4). De façon plus spécifique, les Français estiment que les musulmans représenteraient plus de 30% de la population française, soit trois fois plus que leur nombre estimé par les instituts nationaux (Insee, INED) (5). 76% d'entre eux sont convaincus que « l'islam progresse trop en France » et 42% perçoivent l'islam religieux comme une menace (6).

Le migrant, un objet-réponse

L'immigration est en effet réponse. Elle est, en premier lieu, le signifiant qui vient nommer, à titre d'index métonymique, le nouvel ordre de la mondialisation capitaliste. Elle en serait même le signifiant-maître. L'individu requis de s'y soumettre y est confronté à son devenir objet : objet sans défense ni protection de l'exploitation économique. Objet surnuméraire en puissance, relégué en marge des circuits de la production et de l'utilité sociale. Objet enfin de l'assujettissement politique et dont la voix ne compte que si elle est menace vitale pour l'*establishment*. Il y va là d'une véritable destitution subjective : elle est sauvage. De l'angoisse qui en résulte, pour celui qui en est directement affecté et pour les autres qui redoutent le désastre que ne manquerait pas d'entraîner avec lui le nouvel état des choses, la cause est alors localisée dans un objet de la réalité. C'est là, Lacan l'enseigne, l'office de l'objet phobique. L'immigration est cet objet phobique. Celui-ci est réponse à l'angoisse. Il la transmute en peur : en peur objective et collective. C'est la peur désormais qui, au premier chef, soude entre elles les communautés nationales. La montée du nationalisme en est l'expression majeure, d'un côté comme de l'autre de la barrière qui oppose dominants et dominés.

Le migrant devient alors de façon élective le mauvais objet auquel on fera porter le poids de l'impossible à supporter du plus grand nombre. C'est là l'opération exacte des politiques anti-immigrés, discriminatoires et ségrégatives. C'est aussi ce que réalise, en sus de la stigmatisation et des exactions quotidiennes, le terrorisme exercé par les nervis d'extrême droite à l'encontre des migrants. C'est en tant que populations dûment dépourvues de droits politiques qu'ils constituent la réponse voulue au manque à jouir des nationaux de plein droit. C'est très exactement en tant qu'objets de la jouissance collective qu'ils sont investis de la qualité d'ennemis de la civilisation, et ses fossoyeurs. Ce n'est pas l'inverse, qu'on y prenne garde. La désignation de l'ennemi est en effet ici comme ailleurs d'ordre performatif. Elle relève de la décision, de l'acte politique donc, et non du constat empirique (d'une menace effective) censé en être la cause (7). C'est là l'essence de la passion haineuse qui, toujours, sait se façonner l'objet idoine à sa jouissance. Affranchie de tout ordre de considération supérieure, sinon de pur semblant, celle-ci relève de son décret souverain (8).

Réponse du réel

Mais l'immigration est, à proprement parler, l'avenir. On ne l'éradiquera pas. En cela elle est encore apocalyptique, mais cette fois en un tout autre sens que fantasmatique. L'apocalypse s'entend ici comme la révélation à quoi réfère le vocable pris dans son acception première. En l'espèce, elle est révélation du réel voire réponse du réel, du réel de l'économie-monde et du système d'interdépendances qu'elle instaure. Il est de fait que les populations se déplaceront encore et toujours plus, frayeront et voisineront non moins. L'enjeu dès lors de la question migratoire est la société démocratique elle-même. Elle est en effet mise au défi de son extension, seule condition pour que soit vivable au plus grand nombre, sinon à tous, ce qu'il n'est pas excessif de qualifier de *mutation anthropologique* (9). Sont bouleversés les modes de faire société, de faire territoire, de voisiner, de vivre et de travailler.

Les modalités de l'identité, pluralisée et métissée toujours plus, sur lesquelles la société démocratique aura à s'édifier sont à réinventer. Il est de sa nécessité qu'elle emporte avec soi le déchaînement du réel, soit de l'impossible, et de ses effets de *disruption* (10).

Intervention prononcée au XIe congrès de l'Association mondiale de psychanalyse « La psychose ordinaire et les autres, sous transfert », Barcelone, 5 avril 2018.

1 : Sylvie Kaufmann, « La crise migratoire a retourné l'opinion publique européenne », *Le Monde* du 7 mars 2018.
2 : Thomas Piketty, « Pour une Union dans l'Union », *Le Monde* du 10 mars 2018.
3 : D'après l'enquête menée en 2013 par l'International Social Survey Programme.
4 : D'après un récent sondage IFOP. Cf. Benoît Bréville, « Intégration, la grande obsession », *Monde Diplomatique,* février 2018.
5 : Cf. Sondage Ipsos cité par *Les Échos*, 14 décembre 2016 : « Le chiffre exact du nombre de musulmans en France n'est pas connu. La loi française interdit en effet de recenser les populations par religion. »
6 : D'après un sondage IFOP effectué en 2011.
7 : C'est là la leçon du décisionnisme de Carl Schmitt. En l'espèce, l'élection du migrant au titre d'ennemi à combattre pour l'éradiquer, au titre par conséquent d'objet plus-de-jouir, soit donc objet de la *surviolence*, (de la violence exercée au-delà de sa nécessité fonctionnelle propre au fait même de toute institution sociale), est première, et son incrimination au plan de la rhétorique argumentative seconde, soit donc inessentielle.
8 : En quoi il appert que l'inconscient, dont on peut dire à la suite de Lacan que « c'est la politique », se rapporte à l'inconscient réel, soit l'inconscient comme jouissance première, jouissance sans autre loi que sa facticité. Corrélativement, la politique à quoi l'inconscient se rapporte comme à son concept est celle performative qui désigne souverainement l'ennemi en l'instaurant en acte comme objet plus-de-jouir, sans pourquoi sinon de fiction pure.
9 : Elle bouleverse les modes de faire société, de faire territoire, de voisiner, de vivre et de travailler. Les modalités de l'identité, pluralisée et métissée toujours plus, sur lesquelles la société démocratique aura à s'édifier sont à réinventer.
10 : Le terme *disruption* est de Jacques-Alain Miller (« L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul », leçon du 23 mars 2011, inédite).

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

L'amour : pas sans réel

À propos du film Phantom thread *de Paul Thomas Anderson*

par Élisabeth Pontier

L'amour est tout sauf une bluette. Ce film raconte, avec justesse et subtilité, comment une femme devient la femme d'un homme, soit son symptôme. Être une « âmoureuse » (1) équivaut en effet à se retrouver « captive de l'âme de l'homme » (2), soit de son fantasme, « c'est-à-dire de son délire à lui » (3). Consentir à occuper cette position d'objet du désir du partenaire n'est donc pas un jeu sans conséquences pour une femme. L'histoire de Reynolds et d'Alma démontre avec brio qu'un réel, à ce jeu de l'amour, est toujours de la partie.

La couture pour escabeau

Reynolds Woodcock est un célèbre couturier anglais qui tient une maison renommée qui habille les dames du monde. Son talent de couturier constitue son escabeau : « ce sur quoi le parlêtre se hisse, monte pour se faire beau » (4). Il s'agit d'une entreprise familiale : l'artiste est secondé, encadré, tant dans sa vie professionnelle que privée, par sa sœur, Cyril, qu'il appelle avec un certain sadisme « Ma-vieille-ci-et-ça ».

La vie de ce célibataire endurci suit une partition précise, toujours la même. Reynolds a, en effet, trouvé son bricolage pour tenir dans l'existence et ce, depuis l'enfance, lorsque tout jeune garçon, il créa et cousit de ses mains la robe de mariée de sa mère pour ses secondes noces. Son art lui permet de nouer les trois registres.

Le réel est incarné d'abord par la nudité du corps maternel, puis par celle des femmes. Une marque de vêtements féminins avait lancé ce slogan : « La City habille les femmes nues ». Les femmes ont, effectivement plus que les hommes, affaire avec leur nudité, leur manque. Il y a la dimension imaginaire du voile puisque Reynolds habille les femmes. Enfin, la dimension symbolique est dévolue aux messages qu'il dissimule dans la doublure de ses somptueuses robes et charge de quelques pouvoirs magiques.

Ce dispositif tient très bien ainsi, depuis des années. Les femmes ont dans sa vie le rôle précis de muses. Pour chacune, c'est le même jeu de séduction : une rencontre, sous le signe de la beauté, vient nourrir son inspiration de couturier. Mais leur pouvoir fait long feu et invariablement leur présence devient trop réelle. Cyril entre alors en jeu pour mettre fin à leurs souffrances ; elle leur indique la sortie, assortie de quelque cadeau leur permettant d'avaler la pilule.

Quand le nœud se défait

Dès le début du film, le savant bricolage de Reynolds donne des signes de faiblesse : le fantôme de sa mère se fait plus présent, signe d'un réel qui infiltre désormais son dispositif pourtant bien rodé. Reynolds pressent qu'un bougé se prépare – indice d'un vacillement qui appelle un raboutage du nœud.

L'artiste, au sommet de sa gloire et de la réussite, rencontre alors Alma, simple serveuse dans un motel de campagne où il est venu reprendre quelques forces. Le jeu de la séduction passe ici par la commande d'un petit-déjeuner pantagruélique où, derrière l'objet oral, c'est l'abîme du sexe féminin qui s'entrevoit. Peut-être est-ce une façon pour lui de faire signe à Alma qu'il n'est pas homme à reculer devant la jouissance féminine. Le charme opère et elle se prête au jeu de cette rencontre improbable. Il lui déclare la chercher depuis longtemps. « Paroles, paroles, paroles », comme dit la chanson ? On ne le sait pas encore. Elle lui demande de la traiter avec délicatesse, quoiqu'il arrive. Or, il témoigne de sa muflerie habituelle. On assiste à une magnifique scène où Alma, qui a pris la place de « La » muse du moment, ne l'amuse plus du tout. Son excès de présence se manifeste par le vacarme que

constitue pour lui l'acte de beurrer sa biscotte. Dès lors qu'elle commence à lui entrer dans les oreilles, c'est qu'elle se met à lui sortir par les trous du nez… Est-ce le moment de lui indiquer la sortie ? Alma ne l'entend pas ainsi. Elle est décidée à rester. Seulement pour rester dans la vie de Reynolds encore faudrait-il y entrer. Les femmes sont au service de son art, il s'en sert, puis remplace la muse en titre par une autre : sorte de donjuanisme appliqué à la haute couture. On doute d'ailleurs de la rencontre des corps tant Reynolds semble plus préoccupé de les habiller que de les déshabiller.

Le risque de l'amour

Certaines scènes nous montrent Alma racontant son histoire. Son témoignage donne à l'étoffe du film comme une doublure et un capitonnage. Lorsqu'elle formule qu'en échange des rêves que Reynolds a réalisés pour elle, elle lui a donné ce qu'il désire le plus : « chaque parcelle de son être », on pressent que l'affaire est sérieuse. Ce dit révèle que l'engagement d'Alma pour entrer dans la vie de Reynolds et devenir sa femme n'est pas sans risque.

Quelle sera alors la voie étroite pour se faire objet de son désir ? Elle n'a accès à lui qu'en de rares moments : lorsqu'épuisé par une saison de couture, il s'effondre, contraint de s'aliter. Il lui ouvre alors les bras et son lit, la laissant s'approcher dans ces moments où il est sans défense. Forte de ce savoir, elle concocte et lui fait avaler, sans qu'il le sache, un inquiétant breuvage à base de champignons vénéneux. Elle éloigne les médecins, sa sœur, et veille sur lui. Que veut Alma en prenant ainsi le risque de tout perdre ?

Par son acte, elle démontre qu'une « vraie femme » (5) sommeillait en elle. « Son acte, en effet, n'est pas le soin ; son acte n'est pas de nourrir l'homme, ni de le protéger, c'est de le frapper ; sa menace, de pouvoir toujours le faire. Une vraie femme, c'est le sujet quand il n'a rien – rien à perdre. » (6) Cette menace, ce pouvoir de « frapper l'homme dans sa béance » (7) était jusqu'alors dévolu à Cyril. Alma prend la main.

Reynolds frôle la mort, mais échappe à cet étrange traitement dont il sort transformé : aimant. Contre toute attente et à la surprise d'Alma, il la demande en mariage. Il veut s'attacher celle qui l'arrache à ce qu'il appelle ses « mauvaises habitudes », autrement dit à sa jouissance solitaire. « Seule une femme peut arracher un homme à lui-même jusqu'aux racines, pour lui donner le goût de l'autre, cet avare, […] cet égoïste, pour lui faire préférer monstrueusement cet Autre à lui-même. » (8)

À la couture, son escabeau, est venu s'adjoindre pour Reynolds la dimension du symptôme incarné par une femme, opérant un nouveau nouage. En atteste la scène où il consent à ce que se répète l'empoisonnement (9). Que s'est-il passé ? Reynolds a trouvé, grâce à Alma, comment faire avec une femme, comme avec un symptôme, y compris lors de la rencontre des corps. « Connaître son symptôme veut dire savoir-faire avec, savoir le débrouiller, le manipuler. » (10) Nous dirons que désormais Alma ne sait pas seulement *l'empoisonner* de la bonne manière, mais qu'en occupant la place du symptôme, elle devient ce à quoi l'on croit, ce à quoi on prête un sens. « Les affinités de la femme et du symptôme, c'est ce qui ne va pas […]. C'est ce qui est susceptible de parler. C'est ça qui est au fondement de la femme-symptôme. Ce que vous choisissez comme femme-symptôme, c'est une femme qui vous parle » (11).

Il appartient désormais à Reynolds de se faire déchiffreur de l'énigme qu'incarne cette femme pour lui et dont il dit qu'elle lui est devenue « indispensable », en tant qu'elle s'ajoute à son bricolage pour coincer un réel.

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 79.
2 : Naveau P., « Que sait une femme ? », *La Cause du désir* n°81, mai 2012, p. 29.
3 : *Ibid.*
4 : Miller, J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Le réel mis à jour au XXIème siècle*, Collection Huysmans, Paris, 2014, p. 313.
5 : Lacan J., « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 761.
6 : Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir* n°89, mars 2015, p. 114.
7 : *Ibid.*
8 : Claudel P., *Partage de midi*, cité par Pierre Naveau, « Puisqu'une femme est symptôme d'un autre corps », *La Cause du désir* n°89, *op. cit*., p. 26.
9 : Cf. Frédéric Lordon, « L'infini dans un coup de glotte », *Le Monde diplomatique*, 25 février 2018.
10 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une bévue s'aile à mourre », leçon du 16 novembre 1976, inédit, cité par Eric Laurent, *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Navarin/Le Champ freudien, 2016, p. 75.
11 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien » (2000-2001), cours du 17 janvier 2001, inédit, cité par Eric Laurent, *L'Envers de la biopolitique, op. cit..,* p.71.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 37

SUMARIO

VENEZUELA
Posverdad y discurso del amo — *Ronald Portillo*

LA MOVIDA ZADIG
La raíz de la xenofobia — *Dolores Castrillo Mirat*
Editorial de *La pluma que vuela* — *Anibal Leserre*

VENEZUELA

Posverdad y discurso del amo

Ronald Portillo (Caracas)

Según el Diccionario de la Lengua Española las posverdad es "una distorsión deliberada de la realidad, que manipula creencias y emociones con el fin de influir en la opinión pública y en actitudes sociales". Se trata de una expresión que le viene a la medida al tratamiento cotidiano que le otorga el régimen de Nicolás Maduro a la terrible realidad por la que esta atravesando nuestro país.

En una entrevista que le realizara el diario *El Nacional* de Caracas, el distinguido antropólogo venezolano Rafael Sánchez cita la lógica de Humpty Dumpty en *Alicia a través del espejo* para referirse al proverbial uso que le concede la actual dictadura venezolana a la posverdad: "Una palabra significa solo aquello que yo elijo que signifique".

Son incontables las expresiones en las cuales, en el régimen chavista continuado por el madurista, se ha entronizado el uso de la posverdad: lo que sucede en Venezuela se reduce a lo que los detentadores del poder han decidido que suceda en el país. Una afirmación distinta, sostienen con absoluto desparpajo, provendría de factores desestabilizadores o de la derecha recalcitrante, obedecería a intenciones interesadas del Imperio yanqui o simplemente serían exageraciones de la oposición.

En Venezuela, según la opinión de los dueños del poder, no está planteada ninguna ayuda humanitaria porque no es verdad que exista carencia de alimentos, medicinas e insumos médicos. Lo que existe es una "Guerra económica" contra Venezuela porque hay un Otro que solo quiere usufructuar nuestro petróleo. Ese Otro malvado y codicioso, Otro del goce, no puede soportar ni admitir los pretendidos logros de la revolución.

Para el gobierno no es verdad que haya una crisis eléctrica, lo que hay son sabotajes y al que diga lo contrario se le encarcela y punto. No se puede pensar ni decir nada diferente a lo que el amo del poder ha decidido que es verdad. Tampoco es verdad que haya una crisis humanitaria por falta de alimentos y medicamentos, ni que el pueblo viene muriéndose a consecuencia de esas carencias. La posverdad madurista, asiento de una paranoia extendida, conlleva la idea de que lo que el Otro de la derecha internacional persigue al ofrecer su ayuda humanitaria es atentar contra la soberanía del país e invadirlo utilizando esa vía.

El objetivo al que aspira la posverdad, no es otro que deliberadamente manipular al pueblo, con la intención evidente de obtener dividendos políticos y perpetuarse en el poder. Lo mas resaltante de todo este manejo es la conexión del uso de la posverdad con la sugestión. Al igual de lo que sucede en el procedimiento hipnótico, el gobierno logra su cometido: mucha gente termina por creerles. Difícil de admitir que este régimen todavía tenga una aceptación por encima del veinte por ciento de la población. La posverdad, así como la criptomoneda el "petro", una de las invenciones mas recientes para tratar de conseguir lo que también falta en el país, divisas, constituye igualmente un engaño, un fraude.

En este mismo registro se inscriben las elecciones presidenciales adelantadas. A decir de una alta representante del chavismo tal adelanto obedece a la necesidad de que con su realización comenzará a resolverse la crisis del país. Esa es una verdad absoluta para el régimen de Maduro y sus seguidores. La posverdad efectivamente es un hecho de discurso y tal como demostró exhaustivamente Jacques Lacan la palabra tiene poderes sobre la realidad, sobre el sujeto, sobre la sociedad, sobre un país.

La significación que se genera en un discurso depende en última instancia del Otro. La posverdad conlleva la exclusión del Otro, se soporta solamente en el S1 sin tomar en cuenta al S2, solo cuenta lo que el amo elige que es la significación y nada más y, para ello, cual "Humpty Dumpty" decreta lo que es la verdad oficial para todo un país. La hegemonía comunicacional que ejerce a voluntad el régimen de Maduro se basa precisamente en esta manipulación de la verdad, que incluye un atentado flagrante a la libertad de expresión, al respeto por el Otro, en suma a la dignidad humana. Probablemente haya sido Joseph Goebbels, el tristemente célebre Ministro de Propaganda del régimen nazi, uno de los primeros en ejercer con evidentes fines políticos la distorsión deliberada, propia de la posverdad, cuando afirmó: "Una mentira repetida mil veces se convierte en verdad". La llamada "Revolución Bolivariana" ha devenido la más fiel seguidora de tal aserción. Una sólida identificación se ha instalado. ¡Hay que ver cómo han mentido y con cuánta repetición! No cabe ninguna duda de que el uso de la posverdad por este régimen encuentra sus títulos de origen en el nacional-socialismo alemán. Es en ella donde hunde sus raíces fundamentales el llamado populismo, plataforma matriz del funcionamiento del chavismo y del madurismo, practica sostenida que ha carcomido los cimientos de las institucionalidad democrática en Venezuela.

LA MOVIDA ZADIG

La raíz de la xenofobia: una aproximación desde el psicoanálisis

Dolores Castrillo Mirat (Madrid)

Buenos días, bienvenidos a esta conversación. Nuestro propósito es abordar la cuestión del Extranjero y Lo extranjero desde diferentes enfoques, por eso hemos invitado a personas procedentes de muy distintos campos. Por mi parte voy a dar sólo una pincelada de cómo podría abordarse la cuestión desde el psicoanálisis.

El término "extranjero" encubre una gran equivocidad. Si es cierto que una comunidad, incluso la más abierta, se constituye, por la exclusión del Otro, del Extranjero, las reacciones de esta comunidad hacia esos que considera extranjeros pueden ser muy diversas. No siempre los extranjeros suscitan xenofobia. Esto dependen de muchos factores: del origen social, cultural o étnico de los mismos, así como de su proximidad o distancia respecto de nosotros. Por decirlo abruptamente: no se tiene la misma visión del jeque árabe que del inmigrante que viene en patera, aunque ambos sean musulmanes, como antes no se tenía la misma visión del gitano rico que del gitano pobre. Lo que no quiere decir que el racismo y la xenofobia no existan, sino que esta cuestión se intersecciona, se corta con la del origen social, y ésta a su vez con la de la distancia o proximidad.

El extranjero, con su lengua otra, con sus costumbres y tradiciones culturales, con su modo de disfrutar y de padecer, con sus formas de relacionarse entre los sexos, con su estilo de vivir diferente al nuestro, en suma, con eso que en psicoanálisis llamamos su modo de goce, cuando está lejos de nosotros podemos aceptarlo, es más puede producir fascinación (e imitación). El goce del Otro, del extranjero cuando está lejos se llama exotismo. Por referirme a un tema del que tratará Isidro Rodríguez, qué duda cabe, por ejemplo, que la figura del gitano, de la gitan, todos tenemos *in mente* la mítica Carmen de Bizet, ha ejercido en la imaginación de numerosos artistas una innegable fascinación.

Pero cuando el otro se acerca demasiado, cuando está próximo, cuando traspasa nuestras puertas y fronteras, y no precisamente para dejarnos dividendos, ese goce del otro, del extranjero, produce odio, xenofobia. Un odio que a veces se antoja inextinguible, que perdura durante siglos, como testimonia el hecho de que los gitanos, llegados a Europa, al parecer desde la India, nada menos que hace seis siglos, y después de ser exterminados en masa por Hitler, aún hoy siguen siendo objeto de rechazo y de odio. ¿Se odia qué? Que pese a los intentos de asimilación o de aculturación, el extranjero, el otro, no goza como nosotros. A los gitanos, por ejemplo, se les imputaba antaño y aún hoy que no tienen gusto por el trabajo, que se dedican al pillaje, es decir, que nos roban una parte de nuestro goce. El racismo, tal como lo define Lacan, es esto: odio al goce del Otro. Se odia la manera particular en que el otro goza.

Resulta curioso comprobar cómo de los reproches por el rechazo del trabajo que hacíamos a los gitanos se ha pasado hoy con esos nuevos extranjeros, migrantes, que llaman a las puertas de nuestro mundo desarrollado, al reproche de que "nos roban el trabajo". De todas maneras, la constante es que el Extranjero, el Otro nos quita una parte de nuestro goce. Su goce nos resulta intolerable, en un doble sentido: por un lado, imputamos al extranjero un modo de gozar que nos resulta, extraño, inasimilable, a nuestra propia forma de hacerlo; por otro, sentimos que su goce sustrae el nuestro. En el fondo siempre hay alguien a quien culpar de que no gozamos lo

suficientemente bien, el culpable es el Otro, el Extranjero.

Sin que esto implique en modo alguno considerar al extranjero como un ser angelical, lo que el psicoanálisis descubre es que culpar al otro de que no gozamos lo suficientemente bien es una forma de desconocer que en el sujeto mismo hay una radical inadecuación con el goce, que en su propio goce hay algo extraño, extranjero, que le resulta inconciliable. Por un lado, el goce del sujeto siempre es demasiado poco en relación con el que espera, para los seres que hablamos el goce nunca es suficiente. Por otro, paradójicamente, el goce está de más, nos estorba, nos perturba, quisiéramos quitárnoslo de encima, aunque muchas veces no podamos. Uno de los descubrimientos esenciales de Freud fue constatar que allí donde el sujeto sufre, en su síntoma, por ejemplo, en la relación con el *partenaire* o con la droga, que para algunos es su verdadero *partenaire,* el sujeto encuentra una satisfacción que no lo contenta, sino que le hace sufrir, por eso esta satisfacción paradójica merece el nombre de goce y no de placer. Es una satisfacción a la que el sujeto adhiere, pero no puede reconocer como tal, como propia, como querida por él. El goce del sujeto siempre es inadecuado, por exceso o por defecto, nunca es el que conviene. Aparece como una especie de cuerpo extraño, extranjero, instalado en lo más íntimo de su ser. Es un goce que divide al sujeto y que atenta contra su bienestar. Es una fuente de auto-odio. En el fondo, la raíz del racismo, del odio al Otro, al Extranjero, es el odio al propio goce. Este es una tesis novedosa, específica, que el psicoanálisis puede aportar a la conversación para someterla a debate.

* Presentación de la primera mesa de la Conversación "Los fenómenos migratorios: modos de la segregación", convocada por Zadig-Madrid y celebrada en esta ciudad el 3 marzo 2018.

Editorial de *La pluma que vuela*

Aníbal Leserre (Buenos Aires)

> *Tengo un proyecto: hacernos presentes, no solamente en la clínica, en la psicología individual, como dice Freud, sino también en la psicología individual en tanto que colectiva, es decir en el campo político. No como un partido político sino como psicoanalistas que pueden aportar algo a la humanidad en este momento* de la o [de la ou] *de las civilizaciones. Esta aportación, Lacan lo dijo y lo repitió, él la esperaba, pero no llegó a concretarla. No consiguió la apertura que tenemos nosotros ahora. Él no dio este paso, pero todo su discurso converge en ese punto.*
> Jacques-Alain Miller

Sale a la luz 'virtual' *La libertad de pluma,* con una estética simple que prioriza el acceso del lector a sus contenidos. El énfasis está puesto en la diversidad de artículos generados por psicoanalistas, sociólogos, filósofos, historiadores, economistas, politólogos, etc. Diversidad que no obedece solamente a una idea de pluralidad, sino que nos muestra la necesidad de época de tener un intercambio entre diferentes puntos de vista y opiniones ante la complejidad que el neoliberalismo impone. Actualidad que implica la pregunta de qué y cómo entendemos la política hoy. Estamos atravesando la fundación de una democracia liberal alejada de los compromisos colectivos. Por lo tanto, intentaremos reflejar en sus páginas una conversación operativa para pensar y leer dicha realidad. También, la diversidad nos indica que no entendemos el psicoanálisis como exterior al campo del pensamiento actual sobre el debate político y la razón democrática en el malestar de la cultura. Muy por el contrario, el psicoanálisis hace del estado de derecho una de sus condiciones de existencia.

Los artículos reflejan variedad de opiniones, lo cual ya es una acción que espera trascender, ser conocida, discutida, influenciar, aunque no podamos medir estrictamente sus efectos. En síntesis, no se trata de una revista partidaria, pero sí de una revista que toma partido.

Su nombre

La libertad de pluma remite a Kant, principalmente a sus escritos políticos. A pesar de no ser conocido como pensador político, sus ensayos al respecto, aunque breves, no están exentos de riqueza y de actualidad. A la vez, su pensamiento político está en total correspondencia con sus tesis éticas establecidas en sus *Críticas.* También, con sus ideas acerca de que los hombres sean fines en sí mismos y no simplemente cosas de cualquier sistema. Y justamente, para él, el reino de los fines es el Estado de derecho. En su defensa, surge *La libertad de pluma* como la facultad de dar a conocer públicamente las opiniones y las críticas del pueblo en relación a las disposiciones injustas. *Plumas* que se limitan mutuamente entre sí con el objeto de mantener su libertad.

***La Libertad de pluma* en democracia**

Consideramos que las opiniones aquí vertidas se sitúan en contrapunto al crecimiento del consumo de masas, la aparición del 'valor supremo' de la 'realización de sí', el progreso identificado a la lógica de la economía capitalista que equipara democracia a la posibilidad de consumo, tanto de sus preferencias electorales, como de sus pasiones y gustos. A la vez, no está de más señalar las tesis de Jacques Rancière, la clásica de los poseedores (los pobres quieren siempre más) y la de las élites refinadas: hay demasiados individuos, demasiadas personas aspirantes al privilegio de la individualidad. Entonces tenemos una democracia que plantea dejar de lado la utopía del poder del pueblo, que niega la igualdad y se presenta como la de los calificados para dirigir al 'rebaño'. Se ha acaparado la cosa pública en una alianza entre la oligarquía tradicional y la nueva oligarquía económica, representando lo ilimitado del poder de la riqueza, que conlleva la aspiración de gobernar sin política, presentando y prometiendo la prosperidad para el futuro y acusando de 'populistas', una ideología superada, a los que defienden las conquistas sociales.

Estas breves generalidades indican la necesidad de situarnos y establecer el alcance del neoliberalismo.

Tentados estamos en hacer un cierto retorno a Platón, quien sostuvo que todos los males de la política derivan del hecho de que son las pasiones y los intereses, en vez de la razón, los que gobiernan las decisiones humanas. Y por supuesto, acordamos con él cuando sostiene que, sin leyes, los hombres se comportarán como las más peligrosas fieras *(Leyes,* IX), cuestión esencial en su razonamiento para articular lo individual y lo colectivo. Por lo tanto, para Platón, hacer política es actuar poniendo la ley en el lugar donde los gobernantes ubican solo la gestión de sus intereses. Un retorno a su idea de que el hecho mismo de votar no garantiza que el resultado sea el mejor, ya que las convicciones y los intereses son cambiantes, y un político ambicioso, aliado a un sofista que le suministre buenos y convincentes argumentos puede lograr persuadir a los votantes. Ya que los sofistas tratan a la política como una cuestión de técnica. (Cualquier semejanza con la realidad no es pura coincidencia).

La particularidad *Argentina*

El psicoanálisis trabaja con la historia de cada uno, pero ésta no está en disyunción con la memoria que podemos ubicar como historia colectiva. Hay una conexión que se manifiesta en los lazos sociales. En ellos, hoy, la tan mentada "grieta" está a la orden del día. No se trata, ni de

negarla, ni de darle consistencia. Sí de ubicar, por ejemplo si hay una pasión por la grieta, al considerar que la misma es constitutiva de la argentinidad. Es una constante en la historia argentina que cuando termina un gobierno se investigue (periodismo, justicia) el ejercicio del poder de aquellos que ya no lo tienen. "Investigaciones" que sostienen la apelación al cambio, al futuro que los argentinos nos merecemos y un siempre empezar de nuevo. ¿Cómo es posible que siempre se tenga que comenzar de cero, punto que supone que lo que hay es más bien del orden del esfuerzo individual y en el que nada de lo colectivo vale? "El encanto de la historia argentina está en que nada de ella encierra o muestra una única cara, una única dimensión, salvo la pasión que despierta" (Horacio Vázquez-Rial).

Política ∞ Extimidad

Dos términos enlazados topológicamente por una banda de Moebius que indica un movimiento donde se pasa de un lado a otro sin un salto. Señalamos así que la política no es una pura exterioridad, sino que toca algo de la identidad (en el sentido de hiato, de abertura, y a su vez hendidura). Además, la banda señala que política ∞ extimidad es una relación de lugar y, por lo tanto, implica pensar cómo se ocupa y en función de qué. Nuestra mira es clara: ubicarnos en las implicancias de llevar el psicoanálisis a la política.

Siguiendo el curso *Extimidad*, de Jacques-Alain Miller, que es nuestra referencia, tenemos que la banda de Moebius (∞) nos indica que la política es un envoltorio que puede recubrir lo éxtimo, y éste a su vez recubrir la política. Por lo tanto, es necesario investigar, trabajar cómo cernir lo éxtimo y las diferentes maneras en que lo político lo recubre, ya que el envoltorio de la política puede ubicar un discurso amo y la opresión.

A partir de estas consideraciones, retomemos la cuestión del lugar y cómo se ocupa, desde la idea de explicitación, de investigación, de producción, de debate, de disensos y acuerdos, pero en función de las posibilidades de llevar adelante una acción lacaniana. Una acción lacaniana portadora de una palabra plena, en el sentido dado por Lacan, ante la palabra vacía de la política neoliberal, que es una palabra que oscurece, teñida de segundas intenciones ya que en ella se expresa y se oculta en un doble juego la voluntad de poder. Una palabra definida con el término de posverdad, describe que el discurso político, en tanto pretende incidir en la opinión, deja de lado los hechos y apela a las emociones y creencias. Por el contrario, sostenemos una palabra plena desde el deseo del analista, entendiendo al mismo, como un hacer existir el psicoanálisis. En este movimiento que nos ocupa, no se trata de una simple oposición entre civilización y pulsión, el discurso analítico sostiene la efectividad de tratar el callejón sin salida de idealizar la posibilidad de renunciar a la pulsión o al ideal de un universal sin segregación. Entonces, con Lacan, podemos sostener que el deseo del analista nombra no sólo al psicoanalista en la civilización, sino también al psicoanálisis como práctica eficaz y sus posibilidades de incidir en el campo de lo político.

Por último, un agradecimiento al apoyo de mis colegas coordinadores del Nudo, quienes conforman el Comité Asesor de *La libertad de pluma*: Mónica Torres, Gustavo Stiglitz, Osvaldo Delgado y Guillermo Belaga. Y un total reconocimiento a Marcela Negro y el Equipo de Redacción: Catalina Bordón, Solana González, Liliana Mauas, Claudia Gambardella, Julio Riveros y Gastón Cottino. Gracias al compromiso de todos y cada uno de ellos es que este primer número de *La libertad de pluma* sale a la luz. También el reconocimiento a cada uno de los autores que gentilmente nos han enviado sus textos. Textos que por la calidad y cantidad nos conducen a presentar *La libertad de pluma* como número doble.

Hasta la próxima.

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI